

ANNE CHASAUD

*Fuytes  
en avant*



Anne Chasaud

Fuites en avant

© Anne Chasaud, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7469-9

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# Chapitre 1

## Sophie

### Un nouveau départ

Je venais de refermer derrière moi les portes de l'entreprise dans laquelle j'avais passé plus de six ans de ma vie.

Il faisait très beau ce jour-là, le ciel était magnifiquement bleu et il y avait un léger vent que je trouvais bien agréable par cette chaleur étouffante.

Je me retrouvais sur le trottoir, au beau milieu de ce boulevard parisien, portant sous le bras, non sans difficulté, un carton dans lequel j'avais rassemblé les quelques affaires personnelles que je gardais au bureau, notamment un pot à crayons décoré à la main que m'avait offert mon filleul pour mon dernier anniversaire. J'avais hésité à le mettre à la poubelle en même temps que les dossiers papier qui ne serviraient plus à personne après mon départ et que j'avais amassés durant toutes ces années mais je m'étais finalement dit qu'on ne jetait pas à la poubelle le cadeau d'un enfant !

Je portais aussi, rangé dans mon carton, un joli cadre qui affichait une photo de Thomas et de moi sur les pistes de ski. Elle datait elle aussi de quelques années, de l'époque où nous étions encore au lycée. Et puis, je ramenaient aussi chez moi quelques stylos que j'avais reçus pour mes précédents noëls, de la part de ma tante qui m'offrait quasiment chaque année le même cadeau.

J'avais mis précieusement tout au fond du carton, la carte recouverte par les petits mots attentionnés de mes collègues qui me souhaitaient tous bonne chance pour la suite et qui me disaient qu'ils allaient me regretter. Je l'avais reçue le matin-même lors du pot que j'avais organisé pour faire officiellement mes adieux à tout le monde mais je ne l'avais lue qu'une fois seule, assise à mon bureau, et j'avais été émue, me demandant même si je faisais bien de partir... Mais bon, j'avais déjà bien mûri ma réflexion, je n'allais tout de même pas changer d'avis à cause de quelques phrases écrites sur un bout de carton

coloré dont on pouvait parfois douter de la sincérité.

Je parlais donc avec une pointe d'émotion mais sans aucun regret quant à la décision que j'avais prise.

Avec certains de mes collègues, les plus proches, c'est-à-dire ceux avec qui j'avais osé partager un peu de moi-même, on s'était dit qu'on ne se perdrait pas de vue, qu'on se reverrait régulièrement autour d'un verre ou d'un bon dîner. On était sincère en se faisant cette promesse mais je savais au fond de moi que ces bonnes intentions n'auraient peut-être jamais de réalité. La vie allait reprendre son cours, j'allais me faire de nouveaux collègues avec qui il faudrait que je passe du temps pour m'intégrer, ou avec qui j'aurais naturellement envie d'être.

Est-ce qu'il resterait assez de place pour ces anciens collègues qui n'étaient pas vraiment encore mes amis ? Je ne savais pas si ces amitiés en devenant survivraient et pourraient exister en dehors des murs de notre entreprise. Je me demandais si les relations humaines étaient conditionnées par leur contexte... Oui c'était certain mais jusqu'à quel point... En tout cas, il fallait quand même essayer, tenter de garder le contact après mon départ.

Cette idée et cette volonté m'étaient en tout cas nécessaires pour rendre mon départ moins difficile bien qu'il résultait de mon propre choix et que je n'allais donc pas me permettre de me plaindre de mon sort.

Pour ce jour un peu particulier, je portais la petite robe bleue que mes amis m'avaient offerte il y a quelques mois pour mon anniversaire, celle que j'avais trouvée au premier abord bien trop simple et un peu ringarde et que j'avais pensé ne jamais porter mais qui finalement ne me quittait quasiment plus depuis que les beaux jours étaient arrivés.

Seule au milieu de l'agitation de la rue, je ressentais un mélange d'appréhension et d'excitation, mais aussi un grand soulagement.

Ma décision de démissionner n'avait pas été prise sur un coup de tête, loin de là. Même s'il est vrai que j'avais souvent eu envie de tout plaquer après une réunion un peu trop houleuse où j'avais l'impression d'échanger avec des gens à l'esprit étriqué et qui ne voyaient jamais plus loin que leur propre intérêt, je m'étais toujours accrochée à mon poste avec l'envie de faire changer les choses et peut-être même un peu ces gens que je côtoyais tous les jours.

Mais malgré cette volonté et l'intérêt que j'avais trouvé à mon travail durant les premières années, le temps avait fait son effet et j'avais fini par passer des semaines dans un état physique et psychologique qui ne m'était plus acceptable. J'étais fatiguée, lessivée, au bout du rouleau et sans cesse à bout de nerfs sans aucune raison qui le justifiait réellement. Je me sentais, chaque matin, forcée d'aller faire un travail qui ne me plaisait plus, ne me correspondait plus et qui me demandait beaucoup trop d'énergie et de sacrifices que ce que j'étais prête à faire. Un travail qui me mettait beaucoup trop de pression alors que j'avais justement envie de vivre plus sereinement.

Cette trop grande pression avait d'ailleurs commencé à avoir une influence très négative sur ma personne et sur mon entourage. J'étais devenue irritable, trop exigeante avec moi-même et avec les autres, que ce soient mes amis ou mes collègues. J'étais tout le temps énervée. Et surtout, je n'avais plus d'entrain pour ce qui, auparavant, me rendait heureuse. Ma vie sociale commençait à sérieusement pâtir de cette situation.

Je ne me reconnaissais plus.

Bref, je n'étais plus vraiment moi-même et il fallait que cela cesse !

J'avais donc décidé de quitter mon travail afin d'en trouver un autre dans lequel je me sentirais beaucoup plus épanouie. C'était ce que j'espérais en tout cas.

J'avais quelques économies de côté qui me permettaient de chercher, pendant plusieurs mois, sereine, un nouvel emploi qui devait transformer mon quotidien et peut-être même ma vie. Je ne m'étais pas, à l'époque, préoccupée de l'état du marché de l'emploi ni des perspectives qui pouvaient ou non s'offrir à moi. Tout ce que je savais, c'était que je devais partir de ma société, il le fallait. Et même si la crise économique semblait bien présente, je préférais prendre ce risque.

C'est donc soulagée que ce premier août, je me retrouvais à quitter définitivement mon bureau et mes collègues que j'appréciais quand même beaucoup.

J'avais décidé de faire le point, de prendre le temps de réfléchir à ma vie et à mon avenir.

Qu'avais-je réellement envie de faire ? Quel métier ? Dans quel secteur ? N'avais-je pas envie de quitter Paris pour prendre un nouveau départ ailleurs ?

J'y avais toujours vécu mais le poids de la vie dans la capitale ne commençait-il pas à être trop pesant pour moi ? Le bruit permanent de la rue, les gens compressés les uns contre les autres dans les transports en commun affichant tous des mines dépitées, les prix exorbitants des logements, de la nourriture, des cinémas... N'étais-je finalement pas saoulée par tout ceci ?

Peut-être que j'avais envie d'ailleurs, d'autre chose, de nouveaux visages, de nouveaux paysages, d'une nouvelle routine dans un autre contexte... Je ne savais pas vraiment.

Ce qui était certain, c'était que la remise en question était totale !

J'allais prendre le temps de réfléchir à tout cela, de chercher et surtout de trouver la perle rare, le poste dans lequel je m'épanouirais, celui dont je ne soupçonnais peut-être même pas encore l'existence mais qui pourtant allait me combler professionnellement. En tout cas, je l'espérais sincèrement et j'estimais y avoir largement droit après tous les efforts que j'avais accomplis jusqu'ici.

Je n'étais pas à plaindre, loin de là. J'avais toujours plutôt eu une vie professionnelle agréable, assez banale et sans grande exaltation mais que certains devaient tout de même envier. Mais j'avais envie de plus.

Il fallait maintenant que je m'apprête à vivre une période que tout le monde qualifiait de terrible et qui semblait laisser à tous ceux qui l'avaient vécue un souvenir impérissable, dans le mauvais sens du terme : la période du chômage.

Cette période dont tous ceux qui l'ont connue se souviennent comme de la bête noire. Une période de solitude, de désespoir, parfois même pouvant conduire à une profonde dépression. Une période durant laquelle personne ne comprend ce que l'on ressent vraiment et en quoi c'est si difficile, sauf si on l'a soi-même vécue.

Mais j'étais encore bien loin de ces considérations et de ces tristes réalités et je m'apprêtais, toute confiante, à entrer dans un nouvel univers qui, au premier

abord, ne me paraissait pas si désagréable que cela.

Et surtout, j'étais soulagée de passer enfin à autre chose.

Je pensais que tout allait facilement et rapidement s'arranger pour moi. Nous étions au mois d'août, je souhaitais prendre quelques jours de « vacances » afin de changer d'air et de recharger les batteries. Peut-être même un bon mois de coupure. Tout me paraissait encore simple à l'aube de cette période.

C'est effectivement ce que je fis. Je partis quelques jours au bord de la mer, dans le sud de la France, là où j'avais passé toutes mes vacances avec mes parents lorsque j'étais enfant.

La chaleur, le soleil, l'odeur des pins et le chant des cigales m'avaient confortée dans la décision de quitter mon travail. J'avais l'impression de revivre et d'être enfin libre.

C'était comme si, tout d'un coup, je retrouvais le véritable bonheur : celui des moments simples que l'on prend le temps d'apprécier et de savourer, celui des petits bonheurs accessibles à tous et auxquels on n'accorde que trop peu d'intérêt et d'importance alors qu'ils sont l'essence même de la vie et du bonheur. Mais trop accaparés par les problématiques de la vie quotidienne, ils nous échappent souvent ; en tout cas, ils m'échappaient à moi et je me faisais un réel plaisir de les redécouvrir.

J'avais en effet passé trop de temps à courir après mes clients, à les harceler au téléphone, à presque les supplier pour décrocher un simple rendez-vous pour pouvoir remplir chaque semaine mes tableaux de suivi et afficher l'atteinte de mes objectifs hebdomadaires !

Mais à quoi cela rimait-il donc ? C'était donc ça la vie ? Se stresser, se mettre sans cesse une pression de dingue pour se bousiller la santé et pour toucher chaque mois un salaire qui n'était même pas si mirobolant et que de toute manière, il n'était pas possible de dépenser faute de temps.

J'avais toujours en tête le courage de ces parisiens qui avaient tout quitté pour aller s'installer en province et tout recommencer. Ces parisiens, des cadres souvent qui faisaient tourner les plus grands groupes internationaux et qui du jour au lendemain avaient tout plaqué pour aller ouvrir des maisons d'hôtes, des campings ou s'étaient mis à cultiver des tomates ou à vendre des savons à la lavande sur des petits marchés ou encore s'étaient reconvertis dans les métiers

du secteur du bien-être... Ils semblaient tellement satisfaits du choix de vie qu'ils avaient fait. Comme si tout d'un coup, ils avaient tout compris. J'avais lu plusieurs livres-témoignages sur ces gens et je les admirais et respectais le courage qu'ils avaient eu à un moment de leur vie. Mais moi, je n'avais malheureusement pas cette audace.

Les premiers jours de la vie d'une chômeuse ne me parurent pas désagréables, au contraire. J'avais du temps libre, un temps précieux dont je n'avais pas disposé depuis longtemps.

Le temps de faire des courses tout simplement, d'aménager et de ranger mon joli petit appartement, de prendre enfin un peu soin de moi, de sortir avec mes amis, d'aller au cinéma ; bref, le temps de faire ce que je n'avais pas fait depuis longtemps.

Ainsi, chaque matin, je me rendais enjouée, dans les rues commerçantes de mon quartier pour faire mes courses et c'est là que je découvris ce nouveau monde si particulier.

À ma grande surprise, les commerces étaient pleins de gens.

Moi, j'avais imaginé que durant la journée, les boutiques diverses et variées étaient vides et je m'étais d'ailleurs dit que leurs propriétaires ou en tout cas ceux qui y travaillaient devaient trouver le temps bien long en attendant la sortie des bureaux pour que leurs commerces s'animent enfin et qu'ils fassent leur recette du jour ; je m'étais décidément bien trompée.

Car effectivement, les différents commerces étaient pleins, pleins de personnes âgées, de gardiennes d'enfants qui poussaient très lentement, tout en téléphonant, d'énormes poussettes à deux ou trois places auxquelles étaient accrochés des enfants en bas âge, de femmes enceintes qui marchaient elles aussi très lentement dans la rue avec ce mouvement de balancier si caractéristique des fins de grossesse.

Et puis, il y avait aussi quelques personnes dans la même situation que la mienne. J'avais en tout cas l'impression qu'elles étaient comme moi : des jeunes gens qui devraient être actifs pour contribuer à la croissance de la société dans laquelle nous vivions mais qui se retrouvaient chaque matin, comme moi, à déambuler dans les rues de Paris. Nous n'étions que très peu, comparativement

aux autres. J'avais commencé par apprécier ces moments volés, ces journées que je pouvais occuper comme bon me semblait mais plus le temps passait, plus j'avais finalement la très forte impression de ne pas être à ma place, comme si le simple fait de marcher dans la rue en milieu de semaine était un véritable « crime ».

En fait, en travaillant depuis des années et en prenant le fameux rythme pathétique métro, boulot, dodo, je ne m'étais jamais rendue compte de l'activité et de la vie qu'il pouvait y avoir au sein même de ma propre ville durant la journée. C'était comme si je découvrais un nouvel univers, la vie de mon quartier en semaine. Mais cette découverte me mettait plutôt mal à l'aise.

Je me sentais ainsi comme une étrangère, étrangère à ce monde dont je devais apprendre les codes. J'avais l'impression de ne pas être là où j'aurais dû être, à savoir derrière un bureau. J'avais l'impression que tout le monde me dévisageait en se demandant ce que je faisais là, comme si j'étais coupable de quelque chose.

Je n'étais pas enceinte, je n'avais pas d'enfant, je ne gardais pas d'enfant et je n'étais pas âgée. Ma légitimité à être dans la rue à 11 heures du matin semblait remise en question. Je n'étais pas à ma place dans la société et j'avais l'impression que je devais rester cloîtrée chez moi, cachée.

Je me disais que ce sentiment était passager et que je finirais bien par me sentir à l'aise dans ce nouveau monde. De toute façon, cette période n'allait durer que quelques semaines, j'en étais bien convaincue.

La première « grande révolution » de ma vie de personne sans emploi fut d'aller au cinéma, toute seule. Pour moi, ce fut en effet une étape, un tournant dans ma vie de cinéphile !

J'avais toujours considéré les gens qui allaient seuls au cinéma comme des personnes étranges, sans entourage, des gens un peu marginaux qui ne fréquentaient personne. Bref, des gens pas comme les autres que je préférais ne pas approcher et auxquels je ne voulais surtout pas ressembler.

Eh bien, je me trompais complètement puisque j'étais devenue l'un d'entre eux et que je ne me considérais absolument pas comme quelqu'un de bizarre ; et